

**Quelqu'un priait
sur ma tombe**

Jean-Claude Melka

**Quelqu'un priait
sur ma tombe**

Policier

 Les
Nouveaux
Auteurs

Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITIONS PRISMA

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex
www.editions-prisma.com

Copyright © 2013 Editions Les Nouveaux Auteurs — Prisma Média

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-8195-03156

*À mes enfants Jonathan et Sarah.
À ma compagne, Nicole, ma première lectrice.*

*À Jean B. alias le Gros, qui a toujours cru en moi ;
Et à Willy dit le Zeit ; deux témoins de toute une vie.*

« En vieillissant, on s'aperçoit que la vengeance est la forme la plus sûre de la justice. »

Henry Becque.

Prologue

Viña del Mar – Chili.

Janvier 2006

Anton appuya sa main contre sa poitrine, désespérément, comme s'il voulait empêcher son cœur d'en sortir. À nouveau cette tachycardie qu'il redoutait à la moindre émotion se manifestait, plus violente qu'à l'accoutumée. Il s'allongea, torse nu, face contre le carrelage frais, guettant le martèlement désordonné de son cœur. Il en ressentait les pulsations affolées jusque dans sa gorge. De longues minutes passèrent avant qu'il ne perçoive plus qu'un battement régulier entre ses côtes. Il se redressa et regarda de nouveau l'enveloppe. Le cachet de la poste l'avait instantanément ramené vingt ans en arrière. Il l'ouvrit, les doigts encore tremblants. La lettre était à l'en-tête d'un centre d'études talmudiques de Jérusalem. Dans un anglais approximatif, le signataire y exprimait le regret de faire part du décès d'Amos Kupfer, inhumé au cimetière du Mont des Oliviers, conformément à sa volonté. Une formule énigmatique qu'il ne tenta pas de comprendre précédait une signature illisible.

Il abandonna le carrelage et se dirigea à pas lents vers sa chambre. Confondue dans les motifs jaunis d'un papier peint sans âge, une feuille était épinglée au-dessus de la tête de lit. Il la regarda longuement. Il lui semblait la voir pour la première fois : « En cas de décès, prévenir monsieur Amos Kupfer – Yéshiva Akiva – Jérusalem. »

Cette réciprocité morbide lui arracha un soupir de lassitude. Il relut cette dérisoire dernière volonté, attestation de la solitude dans

laquelle il vivait depuis de longues années, obsession des premiers temps de son exode, désormais inutile. Il arracha la feuille, la déchira lentement, méthodiquement, et s'allongea.

Il revoyait Kupfer gravir la passerelle de ce vieux cargo en partance pour Haïfa. La veille de ce départ, ils avaient déambulé de bar en bar, inquiets, et arpenté les quais déserts du port d'Anvers. Aux premières lueurs de l'aube, Anton était resté sur sa décision : il ne suivrait pas Kupfer en Israël. Même si cela était le refuge le plus sûr, il valait mieux se séparer. Ils n'avaient plus rien à partager. Ils étaient l'un pour l'autre un miroir dans lequel subsistait le reflet des cauchemars qu'ils avaient traversés. Il leur fallait, comme les rescapés d'un naufrage, oublier et tenter de revivre. Ailleurs. Amos Kupfer au moins connaissait sa destination. Il l'avait griffonnée sur un carton à bière. « Pour le cas où... » avait-il rajouté à bout d'arguments. Ils s'étaient longuement étreints, Anton avait promis de lui faire savoir où il s'installerait et Kupfer s'était éloigné lentement vers la passerelle. Anton était resté sur ce quai désert aussi longtemps que le cargo était visible sur l'Escaut et qu'il pouvait apercevoir Kupfer appuyé au bastingage agitant son chapeau. Quelques mois plus tard, il lui avait adressé une simple carte pour lui faire savoir où, à son tour, il avait décidé de jeter l'ancre : « Anton Drajbick – Antiquités – Avenida del Borgo – Viña del Mar – Chili. »

Il n'avait pas été nécessaire d'être plus précis. Seul Amos Kupfer savait qui se cachait sous ce nom, lui seul savait qu'un corps inconnu gisait dans un cimetière lointain sous la véritable identité de ce fantôme qu'était devenu Anton Drajbick.

Il murmura, pensif, en détachant chaque syllabe : Ma-xime-Ho-bart... Maxime Hobart... comme l'on prononce le nom de quelqu'un dont on cherche le visage. Quelqu'un que l'on croit avoir connu... Anton eut subitement l'impression d'avoir ouvert une porte sur sa mémoire. Une porte interdite. Mais seules les quelques heures qui avaient précédé le départ de Kupfer persistaient dans ses souvenirs comme si elles s'étaient déroulées la veille. Le reste, tout le reste, s'était volatilisé. À peine perçus, ses souvenirs explo-

saient et se dispersaient comme des bulles frémissantes remontant à la surface d'une eau en ébullition.

La mémoire douloureuse, il tenta de se raccrocher à cette amnésie avec laquelle il vivait depuis longtemps. Il essaya de se raisonner. Après tout, se disait-il, qu'est-ce que cela change ? L'existence de Kupfer n'était que virtuelle, vingt ans de silence peuvent tenir lieu de mort. En vain. La mort de Kupfer agissait comme un antidote, effaçant lentement Anton Drajick, tandis qu'apparaissait, dans une brume, à peine esquissé, le visage de Maxime Hobart.

Il ferma les yeux, espérant le sommeil, usant de toutes les ruses de l'esprit pour échapper aux sollicitations entêtantes de sa mémoire. Il se remémora ce qu'il avait retenu d'une nouvelle de Borges dans laquelle un homme à la suite d'un accident se découvre une mémoire absolue, totale, qui lui permet de revivre son passé dans les détails les plus infimes. En définitive, une mémoire atroce.

Anton avait éprouvé la malédiction du souvenir. Il avait été ce personnage de Borges pendant de nombreuses nuits. Lorsque sa mémoire ne se perdait pas dans les brumes du temps il avait tenté d'en laisser une trace écrite, poussé par une impérieuse nécessité, comme l'on rédige un testament au seuil d'une mort annoncée. Chaque ligne fut une épreuve. Il lui avait semblé qu'un poison s'écoulait de lui, passait d'un récipient à un autre, jusqu'à la dernière goutte, jusqu'au bout de cette mémoire qui ne devait plus lui appartenir pour être un autre. Pour être Anton Drajick. Ainsi mourut Maxime Hobart entre Anvers et Valparaiso.

Ce manuscrit, qu'il n'avait jamais relu, vieillissait, oublié parmi des bibelots invendables, dans un recoin de la boutique du rez-de-chaussée. La simple évocation de l'étagère sur laquelle il se souvenait l'avoir rangé déclencha une inquiétude fébrile, une peur confuse, sans substance, comme s'il avait négligé de faire disparaître une trace compromettante... Un mort prêt à ressusciter... Il se retourna plusieurs fois nerveusement, enfin il prit à tâtons une boîte de bêtabloquants sur la table de nuit, et sans rouvrir les yeux, avala un comprimé. À chaque fois qu'il s'abandonnait au

sommeil, un kaléidoscope de visages et de paysages, qu'il ne reconnaissait pas, lui vrillait l'esprit, s'imposait à lui dans un désordre vertigineux. Les souvenirs, comme autant de coups de boutoirs, se frayaient douloureusement un chemin à travers son oubli.

Il éprouva brutalement une lassitude profonde, comme un anéantissement total de sa volonté. Il ne pouvait plus lutter. La mort de Kupfer avait ressuscité Maxime Hobart.

Il se leva, retira d'un geste brusque le drap qui recouvrait une psyché au pied du lit et resta immobile devant le miroir. Il semblait interroger l'image d'un vieil homme, maigre, torse nu, aux muscles fatigués et aux longs cheveux blancs jusqu'aux épaules, un vieux Christ dont le regard gris, comme le tain fané du miroir, lui renvoyait ses propres questions.

Il redéposa le drap sur la psyché et s'approcha des persiennes entrouvertes. Le soleil déjà haut tentait d'entrer par effraction dans la pièce à travers les claires-voies des volets.

Il descendit lentement l'escalier métallique qui finissait sa course dans l'arrière-boutique, il s'arrêta longuement devant une étagère. Il prit le manuscrit d'une main incertaine et laissa tomber dans un sac de toile les centaines de feuillets simplement reliés par une pince de bois. Il quitta la boutique par l'arrière, sembla hésiter un instant, puis il traversa une cour pavée et rejoignit le bord de mer. La grande plage de Ranaca n'était pas très loin. Il marcha jusqu'à l'extrémité nord de la baie et, quand il fut tout à fait seul, s'adossa à une vieille barque renversée sur le sable.

Le manuscrit était daté du mois de janvier 1986. Après en avoir lu la première page, il le reposa. Ces quelques lignes lui avaient serré la gorge, le cœur dans un étau, il semblait sourire amèrement à quelque chose, loin sur l'horizon. Le premier jour de mon naufrage, se disait-il, pourtant n'était-ce pas aussi le premier jour du bonheur le plus grand et le plus éphémère que la vie lui avait donné ? Il en avait payé le prix. Un prix exorbitant. Inhumain.

Il resta ainsi de longues minutes, le regard perdu sur la ligne d'horizon. Insensiblement, ses souvenirs épousaient le rythme calme du faible ressac sur le rivage, comme le pendule apaisant

d'un hypnotiseur, chaque vague apportait une image, un visage, et chaque reflux semblait le murmure d'une voix. Il se récita la première ligne : « Après vingt ans passés à la brigade criminelle de Paris... » Puis il reprit le manuscrit.

I

Paris.

Janvier 1986.

Après vingt ans passés à la brigade criminelle de Paris, je moisissais depuis dix mois au ministère de l'Intérieur où j'avais été détaché en tant que « Commissaire chargé de missions ». Ce titre ne recouvrait aucune réalité et n'était que l'élégante traduction d'une mise au placard à la suite d'une affaire qui m'avait indirectement conduit à la femme d'un haut personnage de l'État. De l'interpellation musclée d'un braqueur de banque à la femme d'un ministre, il y a loin. Mais quand, aidé par un flic obstiné, le hasard s'en mêle... Les conséquences ne sont pas toujours celles que l'on attend. Ce n'était pas la première fois que ma curiosité me conduisait dans des « sens interdits ». Cette ultime récidive, qui n'avait suscité que l'embarras modéré de mes supérieurs directs, avait déclenché les foudres du ministère de l'Intérieur et plus particulièrement celle d'un homme, inflexible zéléteur de la République, haut fonctionnaire impitoyable et revancharde envers qui j'éprouvais les subtilités d'une méfiance permanente : Hubert Gaënnec. Directeur de Cabinet, tête pensante du ministre. L'ardeur et l'obstination dont il fit preuve pour me détruire professionnellement, ses tentatives de m'impliquer dans des enquêtes douteuses, ont eu pour résultat de me faire comprendre que je tenais, avec cette affaire, le moyen de réaliser plus tôt que prévu, un vieux projet nourri par des années de désillusion.

J'ai fini par accepter, en échange de mon « oubli », une proposition de mise à la retraite à taux plein dans un délai d'un an. Un chantage implicite... Mais au lieu de rester en poste comme je le pensais naïvement, je me retrouvais dans ce réfrigérateur au ministère. C'était le prix à payer.

Les « missions » dont on me chargeait ne nécessitaient qu'un coup de fil ou un courrier impersonnel à une administration quelconque. On se souciait de mon emploi du temps comme d'une guigne. Ainsi, je disposais de tout mon temps pour satisfaire pleinement ma passion pour l'art, la peinture en particulier et me préparer à ma future activité de marchand ou d'intermédiaire.

En attendant la retraite promise, je passais mon temps entre expositions, salles de ventes et un anonyme bureau avec vue imprenable sur la cour du ministère. Un déprimant mobilier administratif, obstinément fonctionnel, décorait, le mot est exagéré, les vingt mètres carrés que la République, bonne fille, allouait à son fidèle serviteur et pour m'éviter toutes illusions, une secrétaire qu'un lourd handicap physique interdisait de gravir deux étages, m'assistait depuis un minuscule bureau du rez-de-chaussée. Madame Bourrier était bien la seule personne qui m'accordait une considération digne de ce titre ronflant.

Un matin de janvier, à deux mois de la retraite, je trouvais sur mon bureau une note de Gaënnec, me demandant de recevoir une mademoiselle Katia Van Wickers, si elle en faisait la demande, précisant qu'il s'agissait d'une démarche « personnelle ». Ce dernier terme, ambigu, pouvant s'appliquer à Gaënnec ou à ma future visiteuse, je ne me posais pas plus de questions, comme à son habitude Gaënnec m'adressait ses relations ou celles du ministre pour assurer l'intendance d'une faveur déjà promise, qui ne pouvait dépasser le renouvellement urgent d'un passeport ou l'oubli d'un excès de vitesse...

Je recevais un peu plus tard un appel téléphonique de Katia Van Wickers et en fin de journée, elle se présentait à mon bureau. Elle resta quelques secondes dans l'embrasement

de la porte, semblant hésiter puis, incertaine, elle avança et s'arrêta à quelques pas de moi, attendant que je l'invite à s'asseoir. Ce fut un choc. Je n'avais jamais rien ressenti de pareil. J'avais l'impression de vivre un arrêt sur image, la main que je croyais lui tendre n'avancait pas, le temps semblait suspendu à une décision qui ne m'appartenait pas. J'étais perdu, immobile et silencieux, dans la contemplation d'une œuvre d'art. Katia Van Wickers était de ces beautés sorties de l'imaginaire d'un artiste excessif. C'était une femme magnifique. Elle semblait avoir trente ans. Elle avait un visage d'un ovale parfait, des yeux immenses d'un vert profond, une peau blanche lumineuse qu'encadraient des cheveux noirs relevés sur la nuque, des lèvres pourpres au dessin idéalisé. Tout dans sa tenue attestait d'un goût infailible, un exact équilibre entre élégance et juste ce qu'il faut de discrétion, pour laisser deviner un corps parfait. Le trouble dans lequel elle m'avait plongé n'avait pas pu lui échapper et n'avait fait qu'accroître la maladresse dont j'avais toute ma vie fait preuve devant les femmes séduisantes. Mais ce jour-là, j'étais bien au-delà de la séduction ou du charme. Je m'accordais des circonstances atténuantes, le film a repris sa vitesse normale, je me suis entendu bredouiller mon nom d'une voix peu naturelle, enfin ma main a rencontré la sienne et je l'invitais à prendre place à l'écart de mon bureau, dans un petit salon que j'estimais plus convenable à un entretien personnel...

—Je vous remercie de me recevoir.

Cette simple phrase, comme les premières notes d'un lamento pour violoncelle, m'apaisa instantanément. Une suite de notes, chaudes et mélancoliques.

Elle avait marqué une longue pause, scrutant la pièce de droite à gauche, elle semblait déçue par ce décor impersonnel. Si mes fonctions étaient à l'image de mon bureau, je ne pouvais être qu'un sous-fifre.

—Connaissez-vous mon père, Joseph Van Wickers?

—Non. J'entends ce nom pour la première fois. Je ne suis détaché au ministère de l'Intérieur que depuis quelques mois,

je n'ai pas l'avantage de connaître les relations du directeur de Cabinet du ministre.

J'avais l'impression qu'elle hésitait à me dire les raisons de sa visite.

— Monsieur Gaënnec m'a recommandée à vous en omettant de me dire quelles sont vos fonctions au ministère, j'ai pensé que vous pouviez le connaître.

L'association de cette femme splendide à Gaënnec me noua l'estomac. J'en éprouvais comme une jalousie mêlée d'incompréhension. Qu'il ait pu m'adresser un pareil chef-d'œuvre me laissait perplexe.

— Peut-être pense-t-il que mon rôle au ministère ne mérite pas que l'on s'y attarde ! dis-je d'un ton amer.

— Pardonnez-moi, c'était une simple curiosité.

— Je suis chargé de missions. Corvéable à merci, on peut me charger aussi bien de faire sauter un excès de vitesse, que d'accompagner la femme du ministre si elle décide d'aller faire du shopping quand son chauffeur est souffrant. Rien que des missions importantes... Souhaitez-vous avoir encore quelques détails ?

J'étais sincère, j'aurais aimé qu'elle continuât à me questionner. Sa présence me fascinait, je n'étais pas impatient de connaître les raisons de sa visite. Je ne désirais qu'une chose : la faire durer. Elle contemplait le décor semblant y chercher l'inspiration. À moins qu'elle ne pensât déjà à quitter ce bureau dans lequel elle semblait n'avoir rien à faire.

— Vous êtes sans doute très modeste. J'ai du mal à vous croire, il y a trop d'ironie dans vos propos mais si vous y tenez...

— Je n'y tiens pas plus que cela, la vérité est tout autre, mais je doute qu'elle présente quelque intérêt à vos yeux.

— Dites toujours... Je suis d'une nature très curieuse...

— Souhaiteriez-vous évaluer mes compétences ? dis-je en souriant.

— Nullement, mais cette amertume à l'égard de votre hiérarchie doit cacher quelque chose d'intéressant... Pour autant, ne vous sentez pas obligé de vous expliquer.

Vexé d'être aussi transparent – mais ne l'avais-je pas cherché? – je décidai de lâcher un peu de mou dans ce fil qui commençait à nous relier. À dire vrai, j'étais fatigué de cette comédie à laquelle je m'astreignais quand il m'arrivait de devoir me présenter. « Chargé de missions », ces mots me donnaient la nausée. En les prononçant, j'avais l'impression d'être un tricheur. Subitement, j'avais ressenti, devant cette femme exceptionnelle, la vanité de ma situation, l'indigence de ce bureau au mobilier métallique digne d'un troisième sous-chef de service, bref, une envie de me réhabiliter à ses yeux.

— Je suis, du moins j'étais, commissaire à la brigade criminelle de Paris, disons que ma conception de la police n'est pas celle qui favorise une carrière, j'ai l'échine un peu raide; dès qu'il s'agit de la courber, ça bloque. Laissez-moi espérer que les raisons de votre visite ne vont pas m'y contraindre.

Je n'ai pas rajouté que pour elle, j'étais déjà prêt à me courber jusqu'à la moquette. Mais, je venais de lui donner l'occasion de s'inventer un rendez-vous oublié et de repartir aussitôt. Je m'en mordais les doigts.

— Dois-je comprendre que votre zèle et votre « inflexibilité » vous ont valu cette promotion? dit-elle d'un air amusé.

— Promotion... si l'on veut...

— Pour qu'un commissaire de police se retrouve au ministère de l'Intérieur... si ce n'est pas une promotion, qu'est-ce alors?

Où voulait-elle en venir? J'avais le sentiment qu'elle poursuivait une idée... Mais résister à sa curiosité était au-dessus de ma volonté. Je répondis conscient de ma soumission :

— Une mise à l'écart, une neutralisation. On appelle ça, un placard.

— Était-ce si grave?

— J'ai dépassé le cadre d'une enquête.

— Je croyais que tout était permis dans la recherche de la vérité?

— Non. Tout n'est pas permis. Loin s'en faut. Vous suivez une piste, vous arrivez à un carrefour, vous optez pour le chemin de droite plutôt que pour celui de gauche et là...

— Et là ?

— Vous découvrez une autre histoire, sans rapport avec la première, mais bien plus importante. Il se trouve que je déteste faire marche arrière...

Elle me dévisageait silencieusement, longuement. Je me sentais dans la peau d'un élève attendant l'appréciation de son professeur. J'avais la nette impression qu'elle s'interrogeait. Je me maudissais. Je m'y étais pris comme un manche. Qu'est-ce qui m'avait poussé à étaler cette amertume qui me pénétrait aussitôt les pieds dans ce bureau ? À lui avouer cet état de sous-flic ! Quelques secondes de plus et j'aurais baissé la tête, penaud, pris en flagrant délit d'usurpation.

— Aurais-je frappé à la bonne porte ? dit-elle à voix basse, comme si cette question s'adressait à elle-même.

— J'en serais heureux mais comment le savoir ? Vous ne m'avez toujours rien dit des raisons de votre visite.

— Pardon ? dit-elle pensive.

— Vous avez dit : aurais-je frappé à la bonne porte ?

— J'ai dit ça ? Je réfléchissais à voix haute sans doute...

— Désolé, mais j'ai entendu... Alors, cette bonne porte ? Sur quoi doit-elle s'ouvrir ? ou plutôt sur qui ?

Elle me regarda longuement. J'avais l'impression d'être mesuré, soupesé. Après un silence qui me parut une éternité, elle répondit dans un murmure :

— Peut-être sur quelqu'un qui... qui hésite à un carrefour...

Elle baissa les yeux, gênée, comme si elle avait prononcé une incongruité. Moi, plus gêné qu'elle, je ne savais comment interpréter cette dernière phrase.

— Pardonnez-moi mais... n'avez-vous pas l'impression que nous tournons autour du sujet ?

—C'est à propos de mon père, dit-elle, il est mort à Ostende, il y a deux jours. Infarctus du myocarde. Il sera incinéré après-demain.

Je ne pouvais le croire. Après dix mois d'activités oiseuses, j'entendais enfin parler d'autre chose que d'interventions minables. Mais après un préambule aussi alambiqué, je ne voyais là rien d'extraordinaire. Je n'entrevois toujours pas l'objet de sa visite. Je risquai une formule de circonstance qu'elle ne me laissa pas le temps d'achever :

—Je suis navré, je...

—Ne vous donnez pas cette peine, pour moi, il n'existait plus depuis longtemps. C'est son notaire qui m'a prévenue hier matin, un certain maître Hapter à Bruges, il est également son exécuteur testamentaire. Je souhaite en savoir plus sur... sur ce... décès, dit-elle après une hésitation.

—Je ne comprends pas très bien... Vous avez parlé d'infarctus...

—C'est ce que son notaire m'a annoncé. Mais en fait, je... je ne sais comment dire...

À présent, elle me semblait empêtrée dans ses propos. Je tentai de la sortir de cet embarras en plaisantant.

—Dites-le simplement... Vérifiez vous-même : pas de micro, rien de ce que vous pourrez dire ne sera retenu contre vous !

—Simplement ? Ce n'est pas toujours facile. Il y a des situations qui sont au-delà des mots. Je pensais plutôt à une confirmation des causes de sa mort, je ne suis pas convaincue. Rien de rationnel dans ces doutes...

Un mort, des doutes... Je n'étais pas paranoïaque mais Gaënnec m'avait tendu tant de pièges que l'idée d'un de ses traquenards m'a instantanément assailli. Tous mes sens se sont contractés, j'ai reculé dans mon fauteuil, comme pour m'éloigner d'un danger invisible. J'espérais que ce mouvement lui avait échappé et me repris aussitôt :

—« Confirmer les causes d'une mort », dans mon métier, on appelle ça une autopsie... Est-ce à cela que vous pensez ?

Elle mit plusieurs secondes avant de répondre :

—Autopsie... Peut-être. Oui. Quoique le terme me répugne un peu.

—Je n'en vois pas d'autre. Mais, même un élève de troisième année de fac de médecine peut diagnostiquer un infarctus...

—Je ne l'ignore pas, je n'ai pas de raisons sérieuses de contester ce diagnostic, mais je ressens comme un... comme un besoin de clarté.

—Mais sur quoi vous fondez-vous ? Avez-vous connaissance de quelque chose d'anormal, de menaces dont il aurait été l'objet ? Quelque chose qui puisse justifier vos doutes ?

—Mais non... je crois vous l'avoir dit, cette mort... enfin, je veux dire les circonstances de cette mort me semblent tellement improbables... un homme qui consultait son médecin à la moindre occasion, qui ne buvait pas, ne fumait pas, suivait les conseils d'un nutritionniste et d'un professeur de gymnastique attitré. Sans parler de deux check-up par an, ce que m'a confirmé son homme d'affaires que j'ai eu au téléphone aujourd'hui... Avouez que dans un tel contexte, mourir de sa belle mort, confortablement installé dans sa villa du bord de mer, relève presque du miracle, non ?

—Vous ne me semblez pas être naïve... Des gens bien portants morts d'un infarctus, on voit cela tous les jours. Je regrette d'avoir à vous le dire, ce n'est pas suffisant ! Vous ne m'en dites pas assez...

—Je n'ai pas grand-chose d'autre à vous offrir, je le reconnais. Pour être franche, je ne sais pas pourquoi je suis venue vous voir...

Dans le silence soudain qui s'était fait, j'avais la nette impression qu'elle allait se lever et partir comme elle était venue, je me suis imaginé seul de nouveau dans ces vingt mètres carrés poussiéreux. Je ressentais violemment l'urgence de dire quelque chose qui la retiendrait. Elle était là, immobile, les mains sagement posées sur son Kelly.

— Non... Attendez, je ne dis pas que vous devez renoncer, je cherche à y voir plus clair... si vous, vous ne savez pas pourquoi vous êtes venue me voir... comment le saurais-je moi ? Vous me parlez d'autopsie...

— Non... C'est vous qui en avez parlé...

— Ne jouons pas avec les mots... vous avez parlé de confirmation des causes de sa mort... ça s'appelle une autopsie ! J'essayais de vous aider dans votre réflexion...

— Vous avez raison. Je dois vous paraître incohérente.

Je sentais monter en moi comme une impatience, un commencement de nervosité, tandis qu'elle me dévisageait en pianotant sur le rebord de la table basse, puis elle reprit tout à trac :

— Comment se passe une enquête autour d'une mort... suspecte ?

— On vérifie les causes de la mort ; s'il s'agit d'un crime, on épluche l'emploi de temps de la victime, on interroge ses relations, sa famille, on cherche le mobile ; savoir à qui profite le crime est une tâche prioritaire... exactement comme dans les séries policières... Pourquoi cette question ?

— Donc, si la mort de mon père pouvait être suspecte...

— A priori, elle ne l'est pas... Mais, j'ai l'impression que ce n'est pas ce que vous auriez souhaité.

— C'est vrai. On pourrait dire que je refuse cette mort... naturelle... elle ne me convient pas...

— Voilà qui a le mérite de la franchise... mais qui ne m'en dit pas davantage sur les raisons de votre visite... À part cette idée d'autopsie... dont je sais d'expérience qu'elle ne s'obtient pas sans motif valable, elle peut et elle sera certainement refusée si le permis d'inhumer a été accordé, il vous faudra produire des éléments probants... fournir des explications. Ne pourriez-vous pas m'éclairer... un peu plus ? Voyons, réfléchissons ensemble...

Je crois bien que cette dernière phrase l'a fait basculer. Dans ce « réfléchissons » avait-elle vu une proposition implicite d'association ? Alors que moi, je ne faisais que m'agripper à sa présence... comme un naufragé à une bouée.

— Ensemble... dit-elle les yeux dans le vague.

Elle s'octroya un sursis en ouvrant un paquet de cigarettes et en alluma une maladroitement, visiblement peu habituée. Elle fixait le cendrier sur la table basse, puis elle redressait la tête et me jetait un regard furtif, elle contemplant sa cigarette, pensive et ses yeux se perdaient à nouveau dans le cendrier. Je la devinais en apesanteur, au bord d'une décision. Le silence envahissait la pièce. Je craignais le bruit de ma propre respiration. Enfin, elle écrasa sa cigarette, lentement à plusieurs reprises, comme pour se donner le temps d'une ultime réflexion puis elle reprit, le visage tourné vers la fenêtre toute proche, le regard perdu dans un lointain hors de mon imagination :

— Vous avez dû entendre bien des aveux dans votre métier... Les miens relèveraient plutôt d'une confession sordide... Telle que vous me voyez, je ne suis que le résultat d'un tas d'argent sale, la fille d'une prostituée d'Ostende et d'un proxénète...

Ces mots m'avaient littéralement paralysé. K.-O. assis.

— Je sais, rajouta-t-elle en souriant amèrement, ça ne se voit pas ! Le seul bon goût de ce père, je m'en étonne encore aujourd'hui, aura été de m'envoyer pendant douze ans dans le meilleur pensionnat d'Europe. Pour deux cent mille francs suisses par an, il se débarrassait de moi et n'avait plus de souci à se faire. Lors des rares visites qu'il me rendait au pensionnat, quand ma mère ne pouvait l'accompagner, je n'avais qu'une hâte, c'était de le voir partir. J'en avais honte...

J'écoutais cette femme éloquente sans comprendre, mon esprit à ce moment n'était qu'un embrouillamini de questions sans queue ni tête.

— Une fois seule, je ne supportais pas le regard de mes petites camarades, que pouvaient-elles penser d'un père venant au volant d'une Rolls tapageuse, comme son énorme chronomètre, et de ses tenues exubérantes ? Mes petites compagnes qui étaient pour la plupart des filles de vieilles familles aristocratiques qui ne connaissent que le blanc, le

bleu marine et toutes les nuances de gris? Ce genre de gens pour qui l'ostentation est la pire faute d'éducation...

De qui parlait-elle? Était-ce de cet homme dont elle voulait éclaircir les causes de la mort, il y a quelques minutes? J'attendais, fasciné et inquiet de la suite. Il y avait forcément une suite.

—Je dois vous choquer? dit-elle sans détourner son regard de la fenêtre. Être une femme bien élevée, connaissant tout des bonnes manières et des usages, m'obligerait-il à une gratitude post mortem?

Aucun mot, aucune phrase au monde n'aurait pu venir à mon secours. Le silence s'imposait, évident.

—Ma mère est morte dans un accident de voiture, il y a dix ans, en compagnie de son amant. Elle avait cinquante ans, elle était séparée de mon père depuis quelques années. C'était une femme magnifique, si elle était une putain, alors elle était sûrement la plus belle prostituée qu'aucun bordel n'a jamais eue comme pensionnaire.

Elle s'était tue. J'attendais. J'avais l'impression de me rétrécir dans mon fauteuil. Puis, le visage parfaitement immobile, sans un battement de paupières, elle poursuivait tandis que je m'autorisais une respiration profonde, comme pour faire une réserve d'air pour supporter la suite de cet incroyable récit.

—Je n'ai su tout cela que quelques jours après sa mort, en trouvant par hasard une lettre de ma mère dans un coffre que mon père avait, par mégarde et pour mon malheur, laissé ouvert. Je n'oublierai jamais cette lettre. Elle lui disait qu'il savait à quoi s'attendre en l'épousant. Qu'elle n'avait accepté ce mariage que par nécessité. Elle lui rappelait sa promesse de la laisser vivre comme elle l'entendait. Qu'elle n'envisageait pas un seul instant d'y renoncer. Elle lui rappelait qu'il eût mieux valu pour lui de rester patron de bordel à Ostende, là au moins avait-il l'air de ce qu'il était, qu'elle n'était pas la putain soumise qu'il croyait avoir connue, qu'il devait accepter le divorce comme il s'y était engagé si elle le souhai-

tait, qu'elle utiliserait tous les moyens pour l'obtenir, y compris ceux qu'il redoutait le plus. Elle exigeait la moitié du patrimoine commun.

Que peut-on dire à une femme qui, sans prononcer la moindre parole, m'avait paralysé et maintenant m'entraînait dans un récit proprement inconcevable ? J'ai continué de me taire. Lâchement.

— J'avais vingt ans et encore quelques illusions. Je vous laisse imaginer ce que j'ai senti. Découvrir de telles vérités sur ses propres parents m'a valu de longues nuits sans sommeil passées à me torturer de questions insoutenables. Était-il mon père génétique ? Il est impossible que j'aie hérité d'une seule de ses molécules. Ne serais-je alors que le fruit d'un amour de passage ? Le résultat d'une étreinte tarifée ? Curieux dilemme, être la fille d'un maquereau ou celle d'un client... Une bâtarde !

Elle s'était tournée vers moi et semblait revenir d'un mauvais rêve. Elle me dévisagea longuement comme si elle venait de découvrir ma présence.

— Voilà, dit-elle en soupirant.

J'ai subitement eu l'impression de toucher le sol après une chute vertigineuse. Le temps s'était arrêté. J'étais totalement perdu. L'idée m'est venue qu'elle était folle ! J'avais affaire à une mythomane que m'avait envoyée Gaënnec ! Une tentative de plus pour me faire plonger dans un de ses sinistres pièges ! Puis, j'ai réalisé qu'elle pleurait, doucement. Je lui ai tendu un mouchoir.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je n'ai jamais évoqué ces souvenirs depuis dix ans. Je me croyais plus forte...

— Ne vous excusez pas, je n'aurais pas dû vous poser de questions...

— Ce n'est pas de votre faute, je dois m'expliquer, sans quoi vous me prendriez pour une folle...

La logique... ou l'instinct ? me suis-je demandé.

— Je suis un peu dérouté, je l'avoue, dis-je, vous souhaitez éclaircir les causes de la mort de votre père et vous en parlez

comme d'un... d'un salaud de la pire espèce! Que vous importe sa mort? Aurait-elle adouci vos rancœurs? Comme c'est souvent le cas...

—Rancœurs! Quel euphémisme! Je le détestais! À la lecture de cette lettre, j'ai même pensé qu'il était responsable de la mort de ma mère. Quand une femme magnifique encore jeune veut divorcer, qu'elle exige la moitié du patrimoine de son très riche mari au passé plus que douteux et qu'elle trouve la mort dans un accident de la route... on se pose des questions...

—Je le reconnais. Mais je suppose qu'il y a eu une enquête, c'est classique dans ces cas.

—Peut-être. Je n'en ai jamais rien su. Je ne pensais qu'à partir et oublier.

—N'avez-vous pas parlé de cette lettre menaçante à la police?

—Pour révéler publiquement, peut-être devant un tribunal, que j'étais la fille d'une putain et d'un maquereau? Finalement, je suis ridicule puisque je viens de vous le confesser...

—Vous n'êtes pas devant un tribunal et dix ans ont passé...

—Je me sens lâche, dit-elle en soupirant. C'est moi qui aurais dû le tuer quand j'ai découvert cette lettre. Je suis intimement convaincue que c'est lui qui avait mis ma mère sur cette trajectoire abjecte. Quand je pense qu'il y avait là, à portée de main, une arme et qu'il m'eût suffi de quelques secondes de courage... Je n'aurais été condamnée qu'à quelques années de prison, cette lettre était la meilleure des plaidoiries. Un rêve d'avocat. Un parricide acceptable.

—Vous! En prison? Je ne peux l'imaginer un instant. Vous ne l'auriez pas supporté.

—Qu'en savez-vous?

—L'expérience. Même au prix d'un effort surhumain, je ne vous imagine pas dans cet univers de femmes taulardes, bien pire que celui des hommes.

— Les apparences sont trompeuses. Je ne suis pas une femme fragile. Ne me jugez pas sur mes larmes. J'ai fait l'expérience du deuil... et de bien d'autres épreuves... Il y a certaines choses dont on doit être prêt à payer le prix...

Une grande lassitude semblait la gagner. Elle était émouvante. Une vague m'avait submergé et renversé. J'avais beaucoup de mal à reprendre pied.

— J'imagine bien que le passé de votre père a pu susciter des rancunes tenaces. Peut-être même des convoitises. Est-ce là, l'origine de vos doutes ?

— Je n'ai pas été assez claire. Je n'ai aucun doute sérieux mais certaines choses m'étonnent... comme par exemple cette curieuse volonté d'être incinéré... lui ! Un bigot ! Qui se déclarait catholique traditionaliste, sympathisant affiché de « La Fraternité Saint Pie X » qui prône l'intégrité du corps...

— C'est maigre pour justifier d'une autopsie... mais franchement, que vous apporterait le fait qu'il ne soit pas mort... naturellement ?

— Pendant dix ans, j'ai occulté ce père. Je l'avais totalement rayé de ma mémoire. Peut-être qu'inconsciemment, je pensais que tant qu'il vivait, les secrets de sa vie, de celle de ma mère plutôt, restaient accessibles, rangés dans la mémoire d'un salaud, mais potentiellement accessibles ! Je pouvais espérer une confession tardive... Une autre vérité sur ma mère. Sa mort a réveillé brutalement ces questions. D'un seul coup, j'ai réalisé que je n'aurai jamais de réponses. À quoi puis-je me raccrocher aujourd'hui ? S'il a été assassiné, on rouvrirait cette porte qui s'est refermée sur tant de secrets, on enquêtera sur sa vie, sur son passé, ce passé dans lequel il y a forcément ma mère... C'est la seule chose que je désire connaître.

— Remuer le passé conduit souvent à des vérités dont on se serait bien dispensé. Ne le craignez-vous pas ?

— Quelle vérité ? Être la fille d'un tenancier et d'une prostituée ? Depuis dix ans, cette idée m'obsède, même si au fond de moi, je continue de la refuser. Pour moi, c'est en

quelque sorte le pari de Pascal : je n'ai rien à perdre et tout à gagner.

—C'est un pari à cent contre un ! J'ai déjà eu affaire aux services belges, j'ai énormément de mal à penser qu'ils auraient pu délivrer un permis d'inhumer sans certitude. Cela dit, il n'était pas nécessaire d'attendre la mort de votre père pour en savoir davantage sur votre mère, il y a de bons détectives privés... Ce serait certainement une solution plus sûre qu'un hypothétique assassinat !

Je me traitai aussitôt d'imbécile. C'était exactement le contraire de ce que je désirais. Je m'apprêtais à la retenir par le bras tant j'étais certain qu'elle allait prendre cette suggestion au sérieux et quitter mon bureau.

—Dois-je comprendre que...

—Non ! Bien sûr que non ! dis-je précipitamment, je voulais vous éviter une désillusion... ne renoncez pas... tentez l'autopsie et si ça ne marche pas, il sera toujours temps d'avoir recours à un privé.

—M'aidez-vous ?

Panique ! Quel était le sens de sa question ? L'aider à trouver un privé ? Ou l'aider, moi, l'ex-flic de la Criminelle, aujourd'hui dans un réfrigérateur ?

Elle était là et semblait guetter ma décision. Je ne savais que trop bien que tous les raisonnements du monde iraient vers la même conclusion : ne rien faire équivalait à la laisser partir. Déjà inacceptable. Je sentais que je devais me décider. Maintenant. En moi, se bousculaient les images de ma vie comme autant de flashes stroboscopiques. Je n'avais rien à perdre. Je n'existais plus et voilà que se présentait à moi une résurrection. Et pas seulement professionnelle. J'ai choisi : entrer dans sa vie, même par effraction. Sans avoir la moindre idée de la suite des événements.

—D'accord. Si cette autopsie, en imaginant que vous l'obteniez, peut vous aider... pourquoi pas ? Je ne suis pas certain de connaître les dispositions légales en matière d'autopsie en Belgique ni même les droits conférés à l'exécuteur

testamentaire... Obtenir une autopsie dans un délai aussi court ? Il va vous falloir retarder l'incinération et déposer une plainte si vous persistez dans votre décision.

— Je n'y ai pas réfléchi, vous l'imaginez bien... Par quoi dois-je commencer ? Pensez-vous qu'une demande émanant d'un ministère ?

— Votre père avait-il la nationalité belge ?

— Oui... Est-ce important ?

— Oui. Dans ce cas, nous ne pourrions pas intervenir, du moins officiellement. Je vais me renseigner auprès d'un ami à l'ambassade de France à Bruxelles.

Nous sommes restés l'un assis en face de l'autre. Moi, tête basse, je contemplais la moquette, semblant réfléchir, alors que je ne cherchais qu'à dissimuler mon trouble. C'est elle qui a rompu le silence, à mon plus grand soulagement.

— Monsieur Gaënnec m'a dit que vous parliez flamand, enfin... néerlandais ?

— Oui. Les restes d'une vie antérieure... Je pense que c'est pour cette raison qu'il vous a dirigée vers moi. Cela peut être utile en Belgique, du moins à Ostende. Voulez-vous me laisser un numéro de téléphone, lui dis-je en poussant un bloc vers elle, je vous tiendrai au courant dès ce soir.

En guise de réponse, elle déposa une carte de visite sur le bloc, me remercia, se leva et se dirigea vers la porte. Elle marqua un temps d'arrêt, me laissant admirer le plus beau dos qu'il m'ait été donné de contempler, elle se retourna et répéta avec un soupçon de tristesse :

— Merci...

Debout près de ma fenêtre, je l'ai regardée traverser la cour du ministère et disparaître. L'irruption de cette femme et de son incroyable récit, après des mois de routine, m'avait totalement secoué. Je venais de vivre un séisme. J'en ressentais encore les secousses. Le calme revenu, je constatais que de ce récit il ne me restait que des bribes confuses et le vague sentiment d'être perdu sur une route inconnue. Elle était plus que belle, jeune, probablement riche, elle transpirait

l'intelligence et la bonne éducation... et elle voulait éclaircir la mort d'un père détesté dans l'espoir insensé de découvrir une autre vérité que celle d'une mère putain dans un bordel d'Ostende ! Une chose était certaine : dès ce jour, j'étais décidé à me mentir pour la revoir et même plus que cela, l'accompagner au bout de son fantasme.